

Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal : sélection courts métrages **À court de courts métrages?**

Denis Bélanger

Volume 9, numéro 3, mars-mai 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, D. (1990). Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal : sélection courts métrages : à court de courts métrages? *Ciné-Bulles*, 9(3), 12-15.

À court de courts métrages ?

par Denis Bélanger

Le court métrage devient, de plus en plus, le parent pauvre des festivals ; seuls les festivals thématiques lui accordent une place honorable. La dix-huitième édition du Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal n'a pas fait exception à cette fâcheuse règle. De nombreux courts métrages se retrouvaient, il est vrai, dans les différentes sections consacrées à la mode, la musique, la peinture, mais la sélection internationale des courts et moyens métrages en compétition pour le prix Alcan ne comptait qu'une quinzaine de titres. Qui plus est, la minceur tenait davantage au peu d'intérêt et au manque d'innovation des films qu'à leur nombre.

La sélection comptait cinq films québécois, deux canadiens, deux belges, un néerlandais et un italien. Dans tout cela, un seul film identifié « d'avant-garde ». On pourrait diviser l'ensemble en trois genres, la comédie, le conte et le documentaire, même si, évidemment, certains films appartiennent à plusieurs genres.

Les documentaires

C'est dans le documentaire qu'on retrouve la plus grande uniformité. **Outrageous Taxi Stories**, **Seuls** et **The Making of Do the Right Thing**, sans renouveler en rien le documentaire, présentent des qualités évidentes. **Seuls**, des Belges Thierry Knauff et Olivier Smolders est un court métrage de 12 minutes, tournée en noir et blanc, qui trace un portrait d'enfants en institution psychiatrique. La puissance du film tient à la détresse que nous font sentir les images très dépouillées que n'accompagnent ni musique ni commentaire. Le silence souligne la terrible solitude de ces enfants. **Seuls** est d'autant plus puissant que les réalisateurs ne proposent aucune théorie ; ils font voir, de façon implacable.

The Making of Do the Right Thing, moyen métrage de 58 minutes de St. Clair Bourne, présente, selon la forme linéaire typique du genre, le tournage du dernier film de Spike Lee. L'originalité tient au regard de Bourne qui ne cède pas à la tentation de mythifier Spike Lee mais s'attarde plutôt à décrire l'impact du tournage sur les habitants du quartier où il a eu lieu, un ghetto bien sûr. En faisant surtout parler les figurants et ceux qui se sont contentés de regarder le tournage, Bourne trace le portrait d'un quartier pauvre en train de respirer un air nouveau et de retrouver l'espoir. St. Clair Bourne situe brièvement le travail de Spike Lee dans l'histoire du cinéma Noir indépendant dont la première vague remonte à Oscar Michaux dans les années 20.

Outrageous Taxi Stories de Joe Berlinger, un court métrage de 24 minutes, est d'une simplicité aussi

Outrageous Taxi Stories de Joe Berlinger



Sélection courts métrages

désarmante qu'efficace. Le réalisateur a rencontré des chauffeurs de taxi new-yorkais de même que quelques-uns de leurs clients, et leur a fait raconter des histoires vécues. Ils sont assis sur fond noir face à une caméra fixe. Des photos plutôt banales des fameux taxis jaunes entrecourent les récits. L'intérêt vient des histoires elles-mêmes, insensées, absurdes et désopilantes à souhait grâce auxquelles le film de Berlinger rejoint la fiction et devient une comédie de moeurs irrésistible. Un détail étonnant : il n'y a aucun Noir.

Les comédies

La sélection de Claude Chamberlan et Dimitri Eipides a été moins heureuse pour les comédies. **Bouquet d'Amor** de la comédienne Kim Masee est un film bavard qui se prend très au sérieux. On y voit un écrivain obsédé par son amour pour une danseuse ; il panique tellement à l'idée de la perdre qu'elle fout le camp. On a envie d'applaudir le départ mais pas le film.

Goodbye Federico de Patricia Vergeylen-Tassinari raconte l'histoire d'une femme dont la vie, réelle et imaginaire, est entièrement obsédée par Fellini. Si le film n'est pas sans intérêt, il demeure peu convaincant et laisse froid. On se demande bien pourquoi la réalisatrice a choisi de tourner en anglais avec des gens dont les accents, énormes, occultent le texte.

Dans **Parto di Luna**, Luciano Segura trace un portrait efficace de l'ennui qui ronge un groupe d'adolescents bolognais. Tourné en noir et blanc, le film oscille entre le documentaire social et la comédie

grinçante. Dommage qu'il soit filmé n'importe comment et que le réalisateur ait ménagé une fin qui ressemble à un pétard mouillé.

Deux autres femmes, la Hollandaise Heddy Honigmann et la Québécoise Jeanne Crépeau ont eu la main plus heureuse. Dans le court métrage de 13 minutes **Votre opinion s.v.p.**, Heddy Honigmann présente une jeune femme, Bonni, qui raconte au public comment elle est tombée amoureuse de Willem et comment ses tentatives de séduction ont échoué. Elle a tenté de l'approcher de manière intellectuelle d'abord, puis par son *sex appeal* et finalement en passant par la table ; rien n'a fonctionné. Bonni demande alors au public si elle a ce qu'il faut pour séduire. On découvre à ce moment-là qu'elle s'adresse à un théâtre rempli d'hommes, dont le beau Willem, qui répondent par l'affirmative. Puis Bonni se réveille. La trame est simple et fantaisiste, servie par une réalisation alerte et sans complaisance. On sourit et on rit du début à la fin grâce, entre autres, à la présence de l'actrice, Anneke Bloc. Heddy Honigmann avait déjà étonné au festival de 1987 avec **Mind Shadows**, un long métrage dramatique d'une grande sensibilité sur la maladie d'Alzheimer. Avec son court métrage, elle prouve qu'elle maîtrise tout aussi bien la comédie.

Le Film de Justine, moyen métrage de 45 minutes de Jeanne Crépeau, repose également en grande partie sur le talent et la présence d'une comédienne, Marie-Hélène Montpetit. Une jeune femme, Justine, devenue amoureuse d'une amie que les femmes n'attirent pas, tente, pour oublier sa peine, de se désintoxiquer de l'amour. Elle déambule en ville,



Le Film de Justine de Jeanne Crépeau



Le Diable est une petite fille
de Claude Demers

voyage, retrouve des copines, déménagement, repeint son appartement, bref elle laisse le temps couler sur sa peine d'amour. Tout le texte est dit en voix *off* de manière très simple ; il n'est pas joué mais servi, pour ainsi dire, sans apprêt, donnant aux mots nus tout leur sens. Le procédé a les défauts de ses qualités. Il laisse voir le côté parfois trop simple d'un texte intéressant mais qui manque de profondeur. Une certaine facilité dans l'utilisation des images de villes vues du métro, de même que le parti pris de composer une ville imaginaire à partir de Paris, Montréal, New York et Toronto — la réalisatrice ne va pas assez loin pour que cela devienne vraiment intéressant — gâchent un peu le plaisir. Cependant, l'humour omniprésent, un ton très personnel et de très heureuses trouvailles, comme les voix des copines altérées au point qu'on ne comprend pas un mot, dominent la réalisation de Jeanne Crépeau. Pour sa finesse, sa pertinence et son humour, **le Film de Justine** mériterait un montage plus serré qui éliminerait les complaisances.

Les contes

Le prix Alcan du meilleur moyen métrage a été attribué à **l'Homme de terre** du Belge Bori Lehman. Je n'ai pu voir **Passing Through / Torn Information** du Canadien Philip Hoffman, un conte initiati-

que qui emprunte les voies obscures de la mémoire. Cependant j'ai vu **Mary Mary** d'Anna Gronau, Canadienne elle aussi, qui choisit le même parcours tortueux. Au lieu de la poésie attendue, le film est un fatras d'images, parfois très belles, qui prétendent parler d'identité et de cinéma mais se contentent d'ennuyer pendant 55 minutes. Le devoir d'une étudiante très moyenne.

Le Voyage d'Inée de la comédienne québécoise Frédérique Collin parle, selon le programme, « de mutation et de continuité à travers la naissance et la mort ». Le texte veut faire partager la démarche d'une femme, Inée (le nom d'un poison), qui se regarde à la loupe ; hélas on se perd dans cette réflexion confuse et dispersée. La réalisation n'arrange rien. Malgré de très belles scènes, je pense à celle de la gare, **le Voyage d'Inée** n'arrive pas à nous intéresser aux angoisses d'Inée que Frédérique Collin joue sans distance, ce qui augmente le côté brouillon du film.

Le Diable est une petite fille est défini comme une fable par son réalisateur, le Québécois Claude Demers. À la suite d'un rêve étrange, Clebs reçoit la visite de Maria, dont il avait jadis connu la mère. Maria disparaît aussi vite qu'elle est venue et Clebs part à sa recherche ; il ne trouvera que la mort. Après un début très percutant, le court métrage de Demers



Le Rendez-vous perpétuel de Marcel Jean (Photo : Guy Lussier)

ne sait pas prendre parti entre réalité et rêve, entre passé et présent, mélange tous ces éléments et s'écrase lourdement. Demers cherchait de toute évidence à créer un univers insolite. Dommage qu'il ait raté sa cible.

Tout à l'opposé, **le Rendez-vous perpétuel** du Québécois Marcel Jean réussit à créer un univers onirique étrange et quelque peu effrayant. Une jeune femme, jouée avec intelligence et sensibilité par Michelle Allen, raconte un rêve qui l'a obsédée quelques années plus tôt. Dans ce rêve elle est infirmière et son travail consiste à tordre le cou aux innombrables bébés qu'une patiente accouche l'un à la suite de l'autre. J'avoue ne pas avoir cherché à percer le sens du rêve. Je me suis contenté de jouir de ce texte étrange et très bien écrit qui n'est pas sans rappeler la prose de Thomas Bernhard. Michelle Allen, avec un débit rapide, donne le texte sans le ré-écrire par son interprétation ; l'actrice se met totalement au service des mots, avec une modestie admirable. J'ai été moins enthousiasmé par la réalisation qui pêche plutôt par excès. L'éclairage trop cru rappelle désagréablement la télévision, souligne le maquillage excessif de l'actrice et donne trop de place au décor peint, par ailleurs magnifique. Les très gros plans sur la bouche de la jeune femme ont un impact très fort ; cependant le réalisateur annule son effet en multipliant inutilement les plans là où

une caméra fixe aurait sans doute suffi. On aurait souhaité oublier le travail du réalisateur de la même façon qu'on oublie celui de la comédienne pour mieux se laisser envoûter par le texte.

Testament of the Rabbit, le seul court métrage classifié d'avant-garde par le catalogue du festival, mélange plusieurs techniques, dont l'animation et la manipulation d'images, et compose des figures abstraites qui veulent évoquer la transformation de la réalité dans nos rêves. Si la technique intéresse elle a le grand tort de se répéter *ad nauseam* dans un film aussi opaque que son titre.

Pour un festival qui entend présenter du nouveau cinéma, la sélection des courts métrages de la dix-huitième édition était décevante, voire navrante. Malgré quelques très bons films, les surprises ont été trop rares, de même que les véritables coups de foudre. Le rôle d'un festival du nouveau cinéma ne devrait-il pas être justement d'offrir aux cinéphiles des découvertes, de dénicher des plaisirs inédits, de provoquer des rencontres exceptionnelles ? Si Chamberlan et Eipides remplissent bien ce rôle pour le long métrage, ils semblent l'avoir oublié cette année en sélectionnant les courts métrages. Leur festival serait-il en train de devenir une institution qui ne prête qu'aux riches ? ■